



DON MIGUEL HIDALGO Y COSTILLA
PROMOTEUR DE L'INDÉPENDANCE

LE MEXIQUE

TEL QU'IL EST AUJOURD'HUI

PREMIÈRE PARTIE

REVUE POLITIQUE

I

État de l'Amérique au commencement du XIX^e siècle.

En l'incessant et merveilleux courant des idées, qui, en vertu d'un mouvement de flux et de reflux, vont et viennent d'un continent à l'autre, les principes démocratiques de liberté, d'égalité et de fraternité divulgués et généralisés par l'œuvre inimitable des encyclopédistes français, et que, plus tard, ont défendus dans les parlements les disciples des grands philosophes du XVIII^e siècle et sur les champs de bataille les admirateurs du grand Washington ; ces principes immortels — qui, dans l'histoire humaine, ont déterminé la ligne de démarcation entre le passé et le présent, et qui ont consacré d'une manière définitive la dignité et l'émancipation de l'homme, s'ils ont reçu une vigoureuse impulsion par l'établissement sur la terre américaine de la grande république des Etats-Unis, — ont aussi exercé une in-

fluence des plus efficaces sur les diverses transformations qui se sont accomplies dans presque toutes les contrées de l'Amérique, dès les premières années de ce siècle.

Notre but n'est pas de faire ici la critique de la grande Révolution française, événement sur lequel s'est déjà prononcé sans appel le tribunal de l'histoire ; il ne nous appartient pas, non plus, de juger un fait d'une si haute transcendance, qui a transformé si radicalement les conditions de la vie des sociétés humaines. Nous dirons seulement — et sans vouloir le démontrer parce que c'est là, selon nous, un axiome — que si la Révolution française a exercé une influence directe, immédiate sur les nations européennes, son action bienfaisante et civilisatrice s'est aussi fait sentir dans les régions les plus éloignées du « Nouveau Monde », principalement dans les contrées découvertes par les navigateurs espagnols, conquises par ces derniers et soumises au sceptre des rois de Castille.

Jamais pays ne se trouva dans des conditions meilleures pour recevoir et faire germer la semence des idées nouvelles ; étant donné la fertilité et les conditions climatériques de ces contrées, elles atteignirent promptement un prodigieux développement sans effort, sans lutte, et sans rencontrer devant elles cette résistance obstinée que leur avaient opposée la superstition et la tyrannie dans la vieille Europe.

Ces idées d'émancipation et de liberté, si chères au cœur humain, devaient rencontrer dans ce pays, plus que partout ailleurs, des partisans décidés et des défenseurs convaincus. La domination espagnole avait, qu'on nous pardonne l'expression, parcouru toutes les étapes d'une

colonisation sagement entendue, mais désastreusement appliquée. Après une longue succession de gouverneurs intelligents et honnêtes, fonctionnaires intègres, aux sentiments nobles et élevés, qui avaient su faire aimer et respecter l'Espagne, le gouvernement central ne tarda pas à envoyer dans ces contrées des vice-rois dépourvus de toute moralité qui ne voyaient dans le pouvoir qui leur était dévolu qu'une occasion de satisfaire leur basse cupidité ; aussi employaient-ils tous les moyens en leur pouvoir pour pressurer iniquement les populations dont on leur avait confié la direction.

La lamentable situation des administrés, leurs nécessités, leurs besoins, ainsi que leurs justes revendications importaient peu à ceux qui si indignement représentaient le gouvernement de la métropole, et qui ne voyaient dans ces malheureuses populations livrées à leur triste omnipotence, que des esclaves taillables et corvéables à merci. Dans de telles conditions, on comprend quelle devait être la situation des peuples américains, lesquels, à part un cercle restreint de privilégiés, de parents et de courtisans, n'étaient que les misérables victimes de vexations sans nombre.

Ainsi, ces sages lois des Indes, monument glorieux de l'histoire juridique de l'Espagne, source intarissable de connaissances en matière de droit, à laquelle recouraient encore et toujours avec profit les juristes contemporains, étaient impuissantes pour protéger les indigènes de ce sol fertile ; les lois les plus sages et les plus prudentes, les mesures les plus prévoyantes restaient sans effet contre l'incapacité, l'indolence et la cupidité de ceux qui étaient chargés de les appliquer. Toute une coterie (*camarilla*) formée par le haut clergé faisait

sentir le poids écrasant de ses mondaines ambitions et de sa vanité outrageante sur toutes les classes sociales, principalement sur celles qui, par les lois naturelles ou par leur condition particulière, se tenaient ou étaient tenues éloignées du milieu officiel dans lequel se distribuaient les honneurs et où résidait celui qui, par la haute situation de sa charge, disposait des faveurs bien sollicitées ou mal vendues. Contre ce scandaleux népotisme et cette simonie systématique, il ne pouvait s'élever aucune protestation sans qu'elle ne fût immédiatement réprimée. Aussi, le découragement était-il grand, et le malaise général.

L'habitude, qui chez l'homme est une seconde nature, maintenait la race indigène et certaines classes de métis dans une résignation forcée, dans une indifférence qui ressemblait plutôt à de l'abattement. Accoutumés depuis des siècles à la servitude, plongés dans la plus crasse ignorance par ceux-là mêmes qui avaient le devoir de les instruire, mais auxquels il convenait de perpétuer l'obscurantisme intellectuel, élevés et façonnés dans le but de devenir les humbles serviteurs du seigneur et du clergé sans autre objet de vénération que le vice-roi et le moine — ce dernier encore plus vénéré que le premier — ils supportaient avec indifférence cette odieuse tyrannie qui parvenait à peine de temps à autre à leur arracher quelque cri de colère ou quelque passagère explosion de haine.

Cependant, et même parmi ces infortunés, il y avait des penseurs, des esprits éclairés, des cœurs nobles et vaillants, qui d'abord rêvèrent, puis pensèrent éveillés à préparer la terrible lutte contre le despotisme de la métropole, à prêcher la croisade contre l'Espagne dont

les indignes représentants, il faut le dire, justifiaient pleinement de si nobles et patriotiques aspirations.

Il soufflait donc un vent de séparatisme et d'indépendance chez ces apôtres de la liberté américaine, chez ces propagateurs de l'idée de justice, non comme un *desideratum* platonique, mais comme un moyen de prendre place dans le concert des nations autonomes et maîtresses de leurs destinées ; ils étaient désireux d'en finir avec les servitudes, inhérentes à toute vie coloniale et qui fatalement entravent chez elle toute marche progressive, et avec les humiliations de toute sorte auxquelles sont soumis les habitants des colonies et qui leur rappellent à toute heure, à tout instant, leur triste condition de conquis, tandis que là-bas, sur des terres lointaines, vivent les maîtres qui tiennent dans leurs mains capricieuses et insatiables leurs intérêts et leurs destinées.

Qu'on juge comment, dans de pareilles conditions, devait être accueilli le vent de liberté qui, venant des terres de France, soufflant à travers les océans, apportait aux côtes les plus éloignées de l'Amérique les idées de justice et de liberté. Le terrain était préparé, la mine disposée, le mouvement libéral de l'Europe fut l'étincelle qui alluma le grand incendie hispano-américain, qui déjà avait trouvé un précurseur dans un peuple voisin sur le même continent.

La guerre, une fois allumée, parcourut toutes les phases que parcoururent les luttes de cette espèce. Elle devait être sans merci, entre les intérêts existants et consacrés et ceux qui s'efforçaient de naître, ceux d'une société qui préparait son avènement. Il ne s'agissait pas là, de quelques modifications à apporter dans la forme

du gouvernement, ou du remplacement d'institutions par d'autres qui, quoique différentes dans la forme, restent toujours les mêmes quant au fond ; non, dans cette lutte terrible il s'agissait de quelque chose de plus transcendantal et de plus profond. Il fallait opérer une transformation radicale et complète de l'organisation sociale ; la ruine et l'anéantissement de l'une des parties étaient nécessaires pour que, sur ces mêmes ruines, le vainqueur pût élever l'édifice de sa grandeur naissante. Alternativement la victoire et la déroute ; aujourd'hui l'espérance, demain l'accablement, tantôt une bataille décisive, tantôt des luttes indécises, des torrents de sang versés et d'immenses et douloureuses catastrophes consommées, la dévastation de contrées entières, le pillage, le feu, la maladie, en un mot la guerre avec son lugubre et sanglant cortège ; et cela pendant des mois, des années ; mais au terme de ce douloureux calvaire, creuset où s'épurèrent les grandes idées, il y avait le triomphe de la liberté et de la justice, contre lesquelles, ni l'inique loi de la force ni le despotisme ne sauraient prévaloir longtemps, surtout sur une terre qui a bu les larmes du juste et qu'a abreuvée le sang des martyrs.

Dans aucune possession espagnole, la nécessité d'un changement radical et souverain ne s'était fait sentir plus violemment à l'époque où nous nous reportons que dans la Nouvelle-Espagne, aujourd'hui République du Mexique. Pour des raisons que nous n'examinerons pas, appartenant plutôt au domaine du philosophe et du statisticien que de l'historien, tous les maux, dont nous avons fait plus haut la lamentable énumération, se trouvaient réunis dans cette contrée où, partant, était aussi plus tranchée la ligne de démarcation entre les

deux classes de la société : la privilégiée et l'exploitée.

Cette dernière, la plus importante, quoique formée d'éléments hétérogènes, était composée de ce qu'on pourrait appeler l'indigénat mexicain et de l'élément populaire ; celui-ci faisait cause commune avec les originaires du pays, non par sympathie et parce qu'il comprenait leurs besoins, mais parce que, quoique appartenant en majeure partie à la race conquérante, il était tenu à l'écart des fonctions publiques et par là se confondait avec les vaincus, s'identifiant en eux et préparant ainsi l'œuvre de vengeance commune.

L'autre classe, la première, renfermait, outre ce qu'on pourrait appeler l'élément officiel : les autorités et les employés de l'administration publique de la colonie, la plupart originaires d'Espagne, une certaine aristocratie qui s'était créée lors de la conquête du Mexique, à l'image de cette noblesse que les races conquérantes avaient formée en Espagne ; le haut clergé, évêques, dignitaires et prélats des ordres réguliers, qui avaient toujours su conserver une prépondérance excessive dans une campagne de spoliation entreprise au nom de la religion et sous le prétexte de propagande catholique ; les grands propriétaires fonciers, les commerçants notables, les personnes riches, etc., en un mot tous les éléments sociaux qui, les uns par instinct, les autres par habitude, ceux-ci par crainte du populaire, ceux-là par pur esprit de servilisme acquis dans les antichambres des palais et dans les cloîtres des couvents, unissaient leurs intérêts à ceux des représentants de l'Espagne, liaient leur sort à la domination de cette dernière.

L'aversion croissante, les défiances mutuelles et les

haines profondes qui maintenaient séparés les individus de l'une et de l'autre classe, se manifestèrent, d'une part, par une guerre sourde et par des protestations empreintes de malédictions et de menaces, d'autre part, par des sévérités continuelles et une défiance injurieuse.

A ce conflit moral permanent, le conflit matériel devait fatalement succéder. C'est aussi ce qui eut lieu. Peu importe le pourquoi; la cause originelle, le prétexte plutôt, fut quelconque. Il survint un jour comme il aurait pu survenir un autre; les adversaires se trouvaient face à face, se haïssant avec toute la puissance vive des sentiments opposés, désirant ardemment leur destruction mutuelle, fatalement ils se jetèrent les uns contre les autres. Les premiers pas de cette lutte furent indécis, le but en était mal déterminé, même chez ceux qui en furent les inspireurs. Peut-être ces derniers craignaient-ils — et les motifs de crainte ne manquaient pas alors — que, manifestant trop clairement leurs aspirations, il ne surgit dès le début certaines dissidences qui eussent été préjudiciables à leur cause, en stérilisant les sacrifices consentis par tous, ou qui eussent eu pour effet d'ajourner indéfiniment la révolution. Quoi qu'il en soit, dès le commencement on lutta pour ce qui paraissait être une aspiration commune : la conquête des droits et de la liberté qui n'avaient été jusque-là qu'un mythe pour la grande majorité des habitants de la colonie.

Noble était la cause que symbolisait l'étendard des insurgés; combattre pour la liberté étranglée, pour les droits méconnus, c'était lutter pour la raison elle-même avec la certitude de remporter la victoire.

Ils l'ont remportée, en effet, cette victoire, les défen-

seurs de l'indépendance, mais malheureusement, avec le triomphe n'a pas été fermée l'ère des perturbations intérieures, qui se sont, hélas! prolongées pendant plus d'un demi-siècle sur la terre mexicaine. Depuis l'année 1789, en laquelle fut dénoncée au vice-roi don Miguel José de Aranza, la première conspiration contre le gouvernement de la métropole — étincelle précurseur de l'orage qui, bientôt, allait éclater — jusqu'à la promulgation en 1857 de la constitution et des lois de réformes qui l'ont complétée, on peut considérer le Mexique comme en état de guerre permanente, étrangère quelquefois, civile le plus souvent, mais presque toujours désastreuse et sanglante.

Le vice-roi, informé par la trahison du complot qui venait de se tramer contre son pouvoir, châtia les rebelles avec une cruauté qui en toute autre circonstance, aurait pu donner à réfléchir aux révolutionnaires, mais qui, dans les circonstances d'alors, ne fit au contraire qu'exaspérer les esprits. Cette première tentative de rébellion fut suivie par bien d'autres qui toutes eurent le même sort; bientôt l'insurrection quittant le cercle étroit d'un simple noyau de conspirateurs, se répandit dans les rues; puis dégénéra en guerre ouverte, eut finalement pour théâtre de véritables champs de bataille, et aboutit au triomphe définitif de la colonie sur la métropole.

La victoire, loin de mettre un terme à la guerre, eut pour conséquence de faire naître les dissensions intestines qui provoquèrent la lutte civile, laquelle a toujours eu des conséquences effroyables pour les nations qui s'y sont adonnées, même pour les plus puissantes.

Les Mexicains ont fini par atteindre le but de leurs

luttons héroïques : l'indépendance, l'expulsion de toute domination étrangère; mais à ce premier résultat, au succès duquel avaient contribué des causes bien diverses et complexes, devait s'ajouter une œuvre non moins intéressante : l'édification d'une nation nouvelle sur les ruines de l'ancienne colonie. Il fallait créer de grands rouages sociaux devant fonctionner ensemble et individuellement. Pour une pareille tâche les qualités du *guerrillero* et la science stratégique du général devenaient insuffisantes. Il y avait des intérêts contraires qu'il fallait tout d'abord concilier, solidariser, confondre dans une même aspiration.

C'est une tâche difficile et ardue que celle qui consiste à fonder une nation sur des bases immuables. Et encore, quand le but est atteint, combien est longue l'élaboration des lois qui devront lui donner la stabilité nécessaire à son développement, surtout quand on doit lier entre eux des éléments si hétérogènes, comme ceux qui formaient alors le Mexique. Aussi, les révolutions, succédèrent-elles aux révolutions; que le gouvernement s'appelât Empire d'Iturbide ou République du Mexique: c'est à une longue série de luttes que nous allons assister pendant près d'un demi-siècle, jusqu'au jour où, Maximilien fusillé et Benito Juarez, mort, il commença à se dessiner dans cette république fatiguée d'une longue et stérile lutte, un mouvement de concentration entre tous ces éléments divers, sous la présidence du général Porfirio Diaz et à l'ombre des institutions légales, résumées dans la Constitution de 1857 complétée par quelques lois de réformes. Dans le petit nombre d'années écoulées depuis lors, la nation s'est reconstituée et n'a cessé de poursuivre une marche ascendante.

Tels sont les prodigieux effets de la paix dans un pays où vivent des races vigoureuses, passionnées d'étude et de travail.

Mais n'anticipons pas sur les événements et poursuivons notre tâche dans l'ordre systématique que nous nous sommes tout d'abord tracé.
